Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 25 (1880)

Heft: (17): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Rubrik: Nouvelles et chronique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ordre dispersé, est grandement atténué; il n'y a de mélanges de compagnies que là ou donne la compagnie de réserve.

Le règlement a indiqué les différentes phases que doit suivre le combat d'infanterie : déploiement du bataillon en fractions constituées aussitôt qu'on arrive sous le feu de l'artillerie, formation des différents échelons de combat, formation de la chaîne, marche en avant par bonds successifs, feu rapide et concentré, enfin mouvement en avant des soutiens et d'une partie de la réserve qui se jette sur la ligne. Dans les manœuvres, les premières phases sont, en général, suivies scrupuleusement. Il n'en est pas de même des dernières. Que de manœuvres on pourrait citer, dans lesquelles les adversaires n'ont déployé que la chaîne, faisant porter en avant, tout au plus, quelques escouades des renforts; ce qui faisait dire très plaisamment à un officier général qu'on ne se battait plus que racine cubique contre racine cubique. Un parti occupe une position. Les tirailleurs ennemis, précédés de leurs éclaireurs, généralement à vingt ou vingt-cinq pas, marchent processionnellement en avant. On tiraille quelques minutes. Les officiers regardent leur montre. L'heure a sonné. Le défenseur de la position la quitte tranquillement dans le même ordre qu'elle a été attaquée. Ses renforts, ses soutiens ne se sont pas portés en avant. Il semble que le but de la manœuvre ait été de faire marcher quelques heures, sans rompre les distances, les quatre échelons de la ligne, les cinq, si les éclaireurs ne sont pas mêlés à la chaîne. Cette manière de manœuvrer pourrait non-seulement nous faire tourner en ridicule par les officiers étrangers, mais encore elle est détestable pour l'instruction du soldat. Il faut que l'on soit bien convaincu que ce n'est pas par le feu, plus ou moins nourri de la ligne, que l'on s'empare d'une position ou que l'on repousse un assaut. Coûte que coûte, il faut en arriver au cinquième acte du drame où tout le bataillon doit se jeter en avant, les derniers poussant les premiers, avec le cri tout français « *En avant! A la bayonnette!* » auquel nous avons dû tant de succès.

Nos soldat sont, grâces à Dieu, faciles à entraîner. Nous n'avons pas besoin, comme dans certaines armées étrangères, après chaque exercice, de faire la répétition de l'assaut avec commandements, gestes et intonations règlementaires. La leçon apprise ainsi s'oublie vite au moment du danger. Nos soldats l'ont dans le sang; cela vaut mieux. Le général ne recommanderait pas cet assaut final s'il ne craignait pas de voir suivre des errements souvent critiqués et qui constituent une faute de tactique de premier ordre. Ainsi, chaque fois qu'une position sera attaquée, le défenseur ne quittera pas son poste, à moins d'ordres contraires, qu'après avoir fait rentrer ses réserves en ligne et lorsque l'assaut aura produit les plus grands efforts. C'est aux bataillons de deuxième ligne de prendre des dispositions pour couvrir la retraite.

NOUVELLES ET CHRONIQUE

VAUD. — Sous date du 7 octobre courant, le Conseil d'Etat a décidé de faire régler à l'avenir comme suit les indemnitées dues à titre de vacations, travaux et journées de séance, aux membres du Tribunal militaire, aux fonctionnaires de l'Administration militaire, ainsi qu'aux officiers employés en dehors du service par la dite Administration, savoir :

a) *la solde du grade;*

b) 10 *centimes par kilomètre pour frais de transport par chemin de fer;*

c) 20 *cent. par kilomètre pour frais de transport partout où le chemin de fer ne peut pas être utilisé.*

Cette décision déployera ses effets dès maintenant. Elle s'appliquera

également aux sous-officiers et soldats qui pourraient être appelés à fonctionner en qualité de jurés, secrétaires, etc.

Autriche-Hongrie. — Parmi les expériences qui ont été faites aux récentes manœuvres de l'armée autrichienne, pour assurer l'alimentation régulière et saine du soldat en campagne, il convient d'en citer une qui, si elle réalise les promesses de l'inventeur, donnera la solution définitive du problème. C'est la saucisse aux pois transformée. Le modèle mis à l'essai consiste en un tube métallique, aux parois très minces, divisé en trois sections par des étranglements qui permettent de le fractionner. Ces trois sections forment trois capsules de grosseur différente et qui contiennent : la première, un morceau de bœuf mariné ; la deuxième, un potage aux légumes concentré par un procédé nouveau ; la troisième, un café au lait condensé pouvant, comme le potage, être préparé en quelques minutes par une simple addition d'eau chaude. Cette cartouche alimentaire tient si peu de place que le soldat peut, sans accroissement considérable de charge, se munir de rations pour une semaine entière. Il va sans dire que ces conserves ne dispensent pas de l'usage du biscuit.

Asie. — Les récents faits de guerre qui se sont passés en Afghanistan donnent un certain intérêt aux détails suivants que publie la *République française* sur la ville de Candahar.

« Comme pour la plupart des grandes villes de l'Asie, l'origine de Candahar se perd dans la nuit des temps. Les vieux monuments perses et bactriens semblent déjà mentionner un nom semblable parmi les provinces de l'antique Iran. Alexandre s'y arrêta lors de sa marche vers l'Indus et lui laissa son nom. Pendant de longs siècles, une dynastie de radjas hindous y régna sans faire grand bruit dans l'histoire. Les montagnards afghans s'en emparèrent peu de temps après leur conversion à l'islamisme, mais ils en furent chassés au commencement du onzième siècle par le grand conquérant Mahmoud, sultan de Ghazna. Après mille vicissitudes, Candahar tomba en 1507 aux mains de Baber, le fondateur de l'empire des grands mogols de Delhi ; ce grand prince la perdit et la regagna en 1521. Son fils Humoyoun, chassé de l'Inde, offrit Candahar au schah de Perse d'alors pour qu'il l'aidât à remonter sur le trône ; mais quand il eut reconquis son royaume, il oublia sa promesse et garda la ville. Celle-ci fut prise alors par Schah-Abbas-le-Grand, et malgré les efforts des grands mogols, elle demeura à la Perse jusqu'en 1709, alors que les Ghilzaïs se révoltèrent et que leur chef devint un souverain indépendant qui, à son tour, alla chasser le schah de ses capitales. Uadir-schah détruisit quelques années plus tard l'Etat fondé par Wahmond le Ghilzaï et mit la main sur Candahar.

Après sa mort, un de ses généraux, Ahmed-schah, Afghan chef des Abdalis, fit de l'antique cité sa résidence et le chef-lieu de l'empire des Douranis (1747). Il la rebâtit entièrement sur son emplacement actuel, et son tombeau est le seul monument notable de la nouvelle ville. Quant à la vieille Candahar, elle n'existe plus et on n'en voit plus que les ruines informes à une petite lieue au nord de la ville. Timour, fils d'Ahmed, transporta le siége de son gouvernement à Caboul, qui est resté jusqu'à présent la capitale politique de l'Afghanistan.

La Candahar moderne ne date donc que de la seconde moitié du siècle dernier, et la régularité de son plan dénote bien qu'elle a été construite comme tout d'une pièce. C'est un vaste rectangle d'environ 2 kilomètres de long sur 1 kilomètre de large, dont l'intérieur est traversé par quatre rues, assez larges pour une ville d'Orient, qui se réunissent au centre de la cité et forment une grande place au centre de laquelle s'élève un

grand édifice circulaire recouvert d'un dôme de 120 pieds de diamètre. On l'appelle le *Tcharsouk* « les quatre marchés » parce que les quatre grandes rues sont sur toute leur longueur garnies de boutiques et forment ainsi les bazars de Candahar. A l'autre extrémité de ces rues sont les portes de la ville, excepté au nord, où s'élève le palais des princes Douranis. Ce palais n'a d'ailleurs rien de remarquable, mais il est très vaste et contient de beaux jardins. Le reste de la ville ressemble à toutes les villes d'Orient : maisons à toits en terrasses et peu élevées, et sans fenêtres extérieures ; rues étroites, mais, ce qui est une exception due à l'amour d'Ahmed-schah pour la régularité géométrique, correctement alignées et se coupant à angle droit.

Candahar a pour défenses un fossé de 25 pieds de large et de 10 pieds de profondeur, aisément inondable ; un premier rempart de 10 pieds de haut et de 18 pouces d'épaisseur derrière leqnel circule un chemin de ronde de 18 pieds de large ; un second rempart de 20 pieds de haut et épais de 15 pieds, au sommet duquel s'élève encore un parapet de 6 pieds ; un autre chemin de ronde, large de 30 pieds, sépare les fortifications des premiers groupes de maisons. Tout cela est construit en terre mêlée de paille hachée, et se trouvait, à l'arrivée des Anglais, en fort mauvais état.

La citadelle, construite de la même façon que les remparts de la ville, s'élève au nord sur un rocher assez escarpé. C'était autrefois une place très forte; mais elle était, en 1879, entourée à l'est et à l'ouest de maisons assez hautes qui en permettaient trop facilement l'approche à l'ennemi. Il est probable que les défenses de Candahar sont aujourd'hui en meilleur état, puisque Eyoub-kahn, malgré le petit nombre de ses adversaires, n'a pas osé donner l'assaut à une ville dont la population, une soixantaine de mille âmes, garde envers lui une neutralité sympathique si elle ne lui est pas encore toute dévouée.

La situation de Candahar est excellente : bâtie dans une plaine fertile, elle est entourée, sauf au nord-ouest, de hautes montagnes, d'où découlent une foule de ruisseaux. L'Argand-ab, malgré les canaux d'irrigation qui font dériver ses eaux, n'est jamais à sec et arrose généreusement les environs. Nulle part on ne manque d'eau, et on n'a qu'à creuser à une profondeur de quelques pieds pour en trouver en abondance. Dans ces conditions, sous le soleil ardent de l'Asie, la végétation est admirable, et la fertilité des jardins et des champs de la plaine de Candahar est proverbiale en Orient. Aussi comprend-on que Eyoub-khan n'ait pas voulu laisser cette riche province aux Anglais ou à son compétiteur Abdur-Rahman. D'après les dernières nouvelles, il aurait divisé ses troupes en trois corps : l'un, qui est allé sur la route de Ghazna, au devant de sir Frédérick Roberts ; l'autre, qu'il garde avec lui sur les bords de l'Argand-ab ; et le troisième, dispersé dans les vergers et dans les hameaux qui entourent Candahar, observe la garnison anglaise et repousse avec succès, comme on l'a vu il y a quelques jours, les sorties qu'elle pourrait tenter. Il n'y a rien de surprenant d'ailleurs dans l'échec éprouvé par les Anglais dans cette occasion : les Afghans de Eyoub-khan qui ont pu du reste avoir avantage sur eux en rase campagne, étaient encore plus à l'aise dans une localité coupée de canaux, de haies, de jardins, de murailles, où les engagements devaient forcément être réduits à des combats singuliers, à l'arme blanche surtout, dans lesquels ils excellent. Mais, quant à attaquer de vive force les faibles remparts de la ville, les Afghans ne l'ont pas tenté : tous les Orientaux sont aisément arrêtés par le moindre ouvrage. Nous allons savoir sous peu si, en bataille rangée et en face de forces sérieuses, les soldats de Eyoub-kan seront de taille à résister aux troupes et aux généraux anglais. »